Document généré le 12 oct. 2024 03:31

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Laure Clouet ou la fin d'un tombeau de rois

René Dionne

Numéro 4, novembre 1976

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1381ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dionne, R. (1976). *Laure Clouet* ou la fin d'un tombeau de rois. *Lettres québécoises*, (4), 22–25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LAURE CLOUET

ou la fin d'un tombeau de rois

De toutes les oeuvres d'Adrienne Choquette, *Laure Clouet*, que les Éditions Fides ont rééditée, est incontestablement la mieux réussie. Mais est-ce bien une nouvelle, comme l'indique son sous-titre? N'est-ce pas plutôt un roman? S'arrêter à chercher une réponse à cette question, c'est tenter une évaluation de l'oeuvre; nous le ferons en utilisant des critères qu'Adrienne Choquette n'aurait pas désavoués, croyons-nous, au temps de la composition de son livre.

Roman et nouvelle

La première différence réelle, toute physique et extérieure qu'elle soit apparemment, entre une nouvelle et un roman, nous la trouvons dans leur longueur: la nouvelle est d'ordinaire courte, le roman assez long. Une deuxième différence, elle aussi matérielle à première vue, réside dans leur mode de présentation. Le texte de la nouvelle est généralement donné tout d'une traite, sans autres divisions externes que celles marquées par certains espaces blancs plus larges qu'à l'accoutumée entre les paragraphes ou par un, deux ou trois astérisques, parfois par un chiffre romain qui indique que nous passons à une autre partie; le récit fait alors quelque saut dans le temps ou bien change quelque peu d'allure ou de caractère, et l'auteur veut bien avertir son lecteur de ce changement qu'il juge important. Le roman, lui, se divise en chapitres que l'écrivain détermine sciemment et savamment, autant qu'il est possible et qu'il le peut.

Avec le troisième point qui différencie le roman de la nouvelle, nous touchons davantage à l'essence de ces deux genres littéraires; nous

voulons parler de la construction dramatique de l'un et de l'autre. La nouvelle repose principalement sur un événement qui se trouve à donner immédiatement à l'action, de par la qualité même de son caractère et de quelque nature que soit ce dernier, son unité et son noeud; il s'agit d'un moment qui se suffit, à la façon d'un noyau qui n'a plus besoin, une fois le fruit formé, de son enveloppe pulpeuse: qu'on le dénude de celle-ci, et l'on n'en éprouve que mieux la dure et presque squelettique existence. Le roman, au contraire, du moins encore à l'époque de *Laure Clouet*, est un fruit bien formé, avec sa pelure, sa pulpe et son noyau ou ses pépins; son unité, il la tire plutôt du déroulement progressif ou savamment orchestré d'une tranche de vie ou d'une action savante qui épousent plus ou moins les formes complexes et ramifiées de toute réalité dynamique.

De cette troisième différence entre le roman et la nouvelle s'ensuit inévitablement une quatrième, qui tient à l'allure du récit. Celle de la nouvelle est vive: on n'y doit compter que peu ou prou de temps faibles et comme il est impossible de tenir un lecteur sur la brèche pendant longtemps de façon continue, l'on comprend que la nouvelle soit d'ordinaire brève. Le rythme du roman, par contre, repose sur l'alternance des temps forts et des temps faibles; l'allure ici, un peu à la façon de celle du coureur de marathon, a besoin d'une mesure savante qui tienne compte à la fois du ton et du contenu de l'oeuvre, car il n'est plus question, comme dans la nouvelle, d'étonner l'esprit, mais de toucher au coeur en créant une atmosphère vitale qui rende le lecteur plus ou moins complice d'une action ou d'un personnage, que ce soit de celle de l'auteur ou de celle du héros, ou encore de celui-ci ou de celui-là. La nouvelle commence rapidement, se déroule vivement, se termine abruptement, soit en se refermant sur l'événement-noyau, soit en le faisant éclater; à l'opposé, le roman débute en définissant ses coordonnées nombreuses et variées qu'il exploite ensuite savamment et longuement avant de se terminer par un chapitre de conclusion qui peut soit mettre fin à une longue histoire ou l'engager pour toujours sur des voies parallèles ou circulaires, soit marquer le commencement d'une nouvelle histoire ou le retour au début de celle qui s'achève.

De ces troisième et quatrième différences, il en découle une cinquième; elle concerne le traitement des personnages. La nouvelle ne présente que peu de personnages, souventes fois un seul a vraiment de l'importance, du moins si l'on considère le degré d'attention que l'auteur accorde au portrait psychologique; il peut même arriver, cas assez fréquent, qu'un seul trait de caractère soit mis en évidence, s'il se

trouve qu'il fonde et explique suffisamment la réaction du personnage en face de l'événement qui donne au récit son centre. Le roman, lui, pousse plus loin l'étude psychologique des personnages; à cause de la complexité de l'action qu'il raconte et de la vitalité du milieu qu'il décrit, il a besoin de caractères qui soient, par-delà leurs traits marquants et leurs aspérités visibles, tout aussi insaisissables et mystérieux, à force d'être nuancés et subtils, que les hommes et les femmes de la vie ordinaire. En somme, la nouvelle nous permet de jeter un oeil vif sur une action ou un individu, tandis que le roman nous fait participer à une histoire-action ou vivre avec un personnage.

Il existe bien d'autres différences entre le roman et la nouvelle; la plupart, cependant, sont des corollaires des cinq que nous venons de mentionner, et celles-là nous suffiront, cette fois du moins, pour l'examen qu'il nous reste à faire ici de *Laure Clouet*.

Le roman-nouvelle

Pour qui prend dans ses mains les deux éditions de *Laure Clouet*, il ne fait pas de doute que ce livre est un roman: celle de 1961, parue à l'Institut littéraire du Québec, forme un bon volume de cent trente-cinq pages, orné de deux fusains par Soeur Sainte-Alice-de-Blois; celle de 1975, qui partage avec *La nuit ne dort pas* le cinquante et unième volume de la collection du «Nénuphar», compte quatre-vingt-onze pages. Ouvrant l'un et l'autre volumes, nous trouvons le même texte divisé pareillement en dix chapitres que nous pouvons regrouper en quatre parties.

La première comprend trois chapitres (pp. 19-42). Elle nous parle d'un événement qui vient briser la vie tranquille d'une célibataire de quarante-quatre ans qui habite, seule avec une vieille domestique de la famille, la maison ancestrale, dans la Grande-Allée, à Québec. Au retour de sa visite quotidienne à l'église du quartier, Marie-Laure Clouet trouve une lettre qui rompt non seulement la monotonie de sa correspondance, rare et limitée à des lettres d'affaires, mais transgresse encore les lois du milieu bourgeois de la Haute-Ville: qui aurait pu imaginer qu'une cousine adoptive vivant à Sherbrooke oserait demander le vivre et le couvert, même provisoirement, pour elle et son jeune mari à une demoiselle Clouet? On ne trouble pas ainsi la paix du grand monde...

Mais comment vit-il ce grand monde? C'est ce que nous montrent les deux chapitres de la deuxième partie (43-64). De la vivante société fréquentée naguère par les Clouet ne restent plus que cinq vieilles femmes que Laure réunit encore deux fois par année, selon les voeux de sa mère morte trois ans auparavant, en des «Mardis d'Amitié» qui n'en ont jamais eu que le nom et qui sont aux bourgeois de la vieille et haute ville ce que sont les bingos aux Mulots et aux Soyeux du pied de la Pente douce. Et ceux-ci sont tout près maintenant, pleins d'audace eux aussi, qui montent crever de leur présence de parvenus le rideau des bonnes manières et des coutumes familiales. Les plus «racés», cependant, de la «bonne société», telle Esther Boies, savent que la vie, maintenant, vient d'en bas et elle conseille à Laure de cesser de vivre avec les morts.

Dans les deux chapitres de la troisième partie (65-90), la vieille fille comprend que, à travers le jeune couple de Sherbrooke, photographié les cheveux au vent et le sourire sur les lèvres, la vie monte vers elle, dont la jeunesse a été asphyxiée par vingt-huit ans de service «obligé» envers sa mère alitée. Au grand scandale d'Hermine, la servante fidèle, Laure décide d'accueillir le jeune ménage.

La quatrième partie, constituée de trois courts chapitres (91-105), laisse apercevoir, au coeur de l'hiver québécois, le rêve que Laure fait d'une vie nouvelle à mesure que, s'ouvrant aux autres, elle perçoit la chaleur de son coeur réveillé et les frémissements de sa chair désassoupie. Les Clouet vont perdre leur héritière et «continuatrice, comme la vraie «société« québécoise voit disparaître sa dernière représentante digne, Esther Boies, qui meurt en contemplant, du soir de sa fenêtre au neuvième étage du «château Saint-Louis», Saint-Malo «palpitant de mille feux». La vie a changé de quartier; l'avenir, de prétendant.

La nouvelle-roman

Cette histoire tient du roman, mais son point de départ relève de la nouvelle. L'événement, c'est la lettre du jeune couple dont la demande viole l'intimité d'une maison fermée. À première vue, il n'y a pas là de quoi faire un roman, mais tout juste une nouvelle; que l'on y songe davantage, l'on arrive quand même à cette conclusion, qui a dû être d'abord, en principe, celle d'Adrienne Choquette. En pratique, cependant, il s'est passé ceci, qui a tout bouleversé du genre choisi: l'événement n'a plus été pour elle, une fois le livre lancé et dès le deuxième chapitre, son sujet, mais son prétexte. À partir de l'acte transgressif, elle a présenté le milieu agressé: celui de la famille Clouet, et à partir de celle-ci, celui également violenté de la Haute-Ville.

C'est dans un roman, et non dans une nouvelle, que l'on se permet un retour en arrière comme celui du deuxième chapitre (27-32), où se trouve refaite l'histoire des Clouet québécois, parvenus issus d'un faux exilé de Saint-Eustache; c'est du roman également que relève la description de la société haute-villienne à travers les «Mardis d'Amitié» (43-53) et un tour de quartier (55-64); surtout, c'est d'un romancier que provient le récit du long itinéraire intérieur de Laure Clouet, qui passe en quelques mois apparemment, mais en réalité depuis des années et pour des années, de la mort à la vie: l'arrivée de la lettre-événement n'a été, de vrai, que la goutte d'eau qui a fait déborder un verre que l'on voit, à travers les pages du livre, se remplir progressivement, puis tout à coup commencer à se vider continûment: de même que la fine pellicule superficielle formée par la tension moléculaire, lorsqu'elle crève sous le choc de la dernière goutte, ne laisse pas s'échapper que celle-ci, mais tout le trop-plein du verre, où le fond vient se confondre avec le dessus, ainsi c'est toute la vie antérieure de Laure Clouet qui fuit au long du livre, laissant libre cours à la source intérieure, profonde et jaillissante instinctivement.

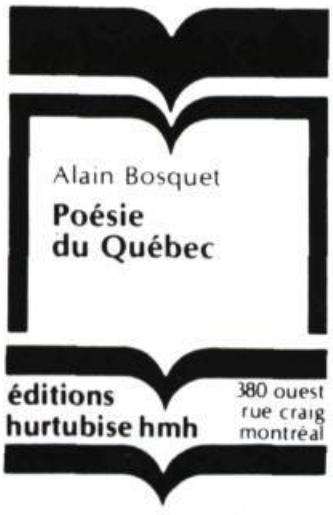
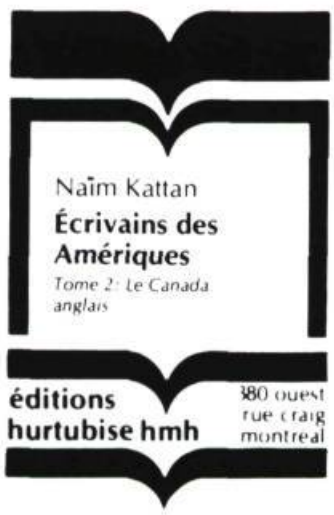
Ainsi il s'explique que la nouvelle le cède au roman dans le livre d'Adrienne Choquette. L'événement choisi, insignifiant en lui-même, a fourni à Laure Clouet l'occasion de commencer à se dégager pour de bon du poids d'une vie ancienne, grâce à la prise de conscience qu'il provoque; la Laure qui réagit à l'agression événementielle existe désormais de moins en moins en fonction de la servante «obligée» qu'elle a été pendant vingt-huit ans et de plus en plus en vertu de celle qu'elle sent confusément naître à soi depuis la mort de sa mère. N'avait-elle pas, en effet, après la disparition de cette dernière, posé un premier geste libre en donnant, ce qu'aucun Clouet avant elle n'avait fait et qui la rendait fière et consciente d'elle-même, une oeuvre d'art à l'église paroissiale? N'avait-elle pas également accompli un deuxième acte de liberté lucide en modernisant la cuisine ancienne, ce qui avait fait dire à la nièce de la servante que la cuisine, c'était «le progrès», et le reste de la maison «l'ancien temps», tombeau orné de portraits de famille, eux-mêmes tombeaux vides, comme s'en rendait de plus en plus compte Marie-Laure, leur sentinelle? Et puis, n'avait-elle pas trouvé la lettre de Sherbrooke juste après s'être permis un écart à sa promenade habituelle, simplement parce que cela lui plaisait à cette heure et que sa mère n'était plus pour la contraindre à la routine? Par la suite, tout au long du livre, c'est-à-dire plus d'une trentaine de fois, des indices nous sont fournis du lent mais sûr et incessant travail d'affranchissement et de libération qui s'opère à l'intérieur de la vieille fille violentée par la lettre inimaginable. Il s'ensuit que le temps psychologique de l'évolution de Laure: une vie entière revue et entrevue, temps du roman, prend le pas sur le temps chronologique: quelques mois, temps de la nouvelle.

Le temps psychologique de *Laure Clouet*, c'est aussi celui de toute une société que représentent particulièrement bien Madame Boies-Fleury, reine de salons désuets, et Hermine, servante d'une famille menacée. Ces deux femmes ressentent au plus intime de leur conscience et jusque dans leurs vieux corps la transformation sociale qui est en cours: Esther meurt au moment où Laure se prépare à affronter la liberté de la jeunesse et Hermine est prise d'angoisse la nuit même où Laure s'anime de joies nouvelles. Selon certains critiques, la fin du livre serait ratée, parce que trop brusque et pas assez préparée; nous ne partageons pas cette opinion. En effet, si l'on voit bien que le sujet de *Laure Clouet*, c'est la seconde naissance d'une célibataire de quarante-quatre ans à même la mort de la grande société québécoise, Esther Boies, qui a pressé Laure de quitter ses morts et d'accueillir la vie montante, en elle et autour d'elle, ne meurt de façon ni imprévue ni trop soudaine; elle laisse tout naturellement la place à celle qui commence à vivre à soi et aux autres. La dernière partie du livre est un peu plus courte que les trois premières; Adrienne Choquette ne nous dit rien de la vie future de Laure Clouet, et c'est normal. Laure ignore ce qui l'attend; elle pressent seulement, elle qui ne peut imaginer demain qu'en contraste avec autrefois, que son affranchissement n'implique pas nécessairement la liberté souhaitée et que sa vie future, telle qu'elle ne peut encore que la rêver, reste à apprivoiser. Pour mesurer la portée concrète du premier événement: l'arrivée de la lettre, il faudra que le second se produise: la venue dans la maison de Laure du couple sherbrookois et jeune. Adrienne Choquette eût-elle entrepris de pousser jusque-là la conduite de son livre, elle aurait enfoncé sans conteste les limites de la nouvelle; en re-

nonçant à cette tâche, elle a cru bon de nous inviter à lire son livre comme une nouvelle, alors que, pourtant, à nos yeux du moins, le roman existait déjà bel et bien.

Une grande oeuvre

En forçant ainsi les limites de la nouvelle jusqu'au point de transformer cette dernière en court roman, Adrienne Choquette a composé l'une des oeuvres les plus fortes de son époque. Certaines pages de *Laure Clouet*, celles, par exemple, qui décrivent la nuit d'angoisse d'Hermine (80-90), méritent une juste place dans toute anthologie de la littérature québécoise; bien plus, il ne nous semble pas exagéré de dire que peu de romans psychologiques de la période qui va de 1939 à 1957, alors que nos écrivains s'efforcent d'accéder à l'universel en étudiant les moeurs des groupes sociaux et le coeur des individus, comptent en aussi grand nombre des pages de même force que celles de *Laure Clouet*. Ce petit livre peut, en effet, prendre place très honorablement à côté des romans de Robert Charbonneau, d'André Giroux, de Robert Élie et de Jean Simard. Comme ces derniers, Adrienne Choquette a essayé de donner à la littérature québécoise une dimension universelle en créant des personnages qui fussent doués d'une profonde vie intérieure et représentatifs d'un milieu social donné; plus qu'eux, oserions-nous dire, elle a réussi. Quel personnage de ces romanciers peut-on évoquer qui soit mieux campé que Laure Clouet et sa servante Hermine? Quelle oeuvre de ces romanciers offre la densité et les qualités de style que l'on reconnaît à *Laure Clouet*? Dans *Au delà des visages*, André Giroux a bien forcé lui aussi les limites de la nouvelle; l'événement qui a donné lieu à ce roman: l'assassinat d'une jeune fille, est plus important et percutant que celui qui a donné le départ à *Laure Clouet*. Le roman de Giroux reste, toutefois, bien inférieur à celui d'Adrienne Choquette, ne serait-ce qu'à cause de la technique de composition classique mais savante de celle-ci qui l'emporte de beaucoup sur celle, pourtant intéressante et neuve, de son devancier.

Pour rendre justice à Adrienne Choquette, il faudrait rapprocher son *Laure Clouet* des oeuvres d'Anne Hébert. Nous pensons, bien sûr, au *Torrent*, qui est une nouvelle et non un roman, et aux *Chambres de bois*, roman qui relate le cheminement d'une prisonnière vers sa lumière et sa liberté, mais surtout au *Tombeau des rois*, qu'il s'agisse du poème ou du recueil ainsi intitulés. Celle-là qui voit son coeur, naguère pris à ses doigts comme un faucon aveugle, tourner, bête, frémissante, ses prunelles crevées vers l'aube pressentie, est bien soeur de celle qui s'avance, craintive et tremblante, vers la source de son sang: «Tu as longtemps marché dans un désert. Te voici au bord d'une oasis. Ne bois pas trop vite à la source, elle te ferait plus de mal que le sable sec.» En menant leurs soeurs des ténèbres à la lumière ou du désert à la source d'eau vive, Anne Hébert et Adrienne Choquette, chacune à sa manière, l'une en poésie, l'autre en prose, ont pareillement donné à voir et à sentir un même climat de vie étouffant, qui fut celui d'une époque et d'une société au Québec; lisant et relisant leur oeuvres courtes mais denses, l'on vit davantage à cette époque et dans cette société qu'en parcourant les volumineux romans de leurs contemporains. Chez la poétesse comme chez la romancière, l'on rencontre la même économie langagière, le même art de la composition et de la suggestion, le même regard profond; c'est à croire que chez nous les femmes bavardent moins que les hommes, travaillent mieux et vivent plus intensément et richement au niveau du soi: chez elles, le moindre petit fait a des résonances, voire des implications vitales.

René Dionne